

apportant une aide économique à ces pays, en vertu du plan de Colombo, nous devons leur apporter l'aide qui leur permettra de s'aider eux-mêmes. C'est la seule aide qu'ils peuvent accepter. Nous devons être disposés à leur donner tout ce qu'il faut pour les aider à relever leur vie économique et sociale à un niveau raisonnable.

La satisfaction que nous avons manifestée devant les changements récents de la politique des États-Unis n'est pas fondée sur le désir de voir une épreuve de puissance entre les États-Unis et la Russie. Dieu veuille que jamais cela ne se produise. Le Canada y serait sûrement entraîné. Nous nous félicitons de voir se développer une politique plus ferme et plus lucide, grâce à quoi le monde peut espérer échapper à la guerre et connaître une ère de paix.

L'histoire nous apprend que les libertés humaines sont le fruit d'une longue lutte et que seuls ceux qui étaient résolus à les défendre ont pu les conserver. Nous savons que l'heure est difficile, très difficile. Car, si le seul moyen de conserver notre liberté est d'être déterminés à la défendre au besoin, il est non moins vrai que la lutte que nous pourrions livrer pour notre liberté pourrait lâcher sur le monde une guerre nucléaire, avec toutes ses conséquences tragiques. Mais il nous faut être déterminés à courir un tel risque, tout comme nos pères n'ont pas hésité à courir des risques semblables maintes et maintes fois.

Nous sommes, évidemment, en présence d'un grave dilemme. Si la nature terrible du problème nous fait tomber à genoux sous la conviction écrasante que seul peut nous aider un Dieu de justice et d'amour, nous serons alors sur la voie d'une solution qui sauvera le genre humain.

Voici ce que, le 6 mars, le secrétaire d'État aux Affaires extérieures (M. Pearson) disait à propos de ce dilemme:

Quoi qu'il arrive, il nous faudra, on le voit, dans les circonstances difficiles que nous traversons, des nerfs d'acier et une foi profonde, et aussi beaucoup de sagesse, de patience et de compréhension. Et nous devons, plus que jamais, façonner notre éducation et notre enseignement en ce sens.

Ce sont là paroles auxquelles nous souscrivons sans réserve.

M. J. L. MacDougall (Vancouver-Burrard):

Je suis heureux de pouvoir participer à une très importante série de discours prononcés par les membres de la Chambre.

Je commence par avouer carrément que j'abandonne aux spécialistes les complexités des affaires étrangères.

A la lumière de l'expérience que j'ai acquise aux comités des affaires extérieures de la Chambre depuis 1949 et à titre de

[M. Low.]

débutant aux Nations Unies, je crois pouvoir peut-être formuler quelques avis de nature au moins à intéresser quelque peu la population du Canada et les députés même s'ils n'apportent pas de solution aux problèmes qui assaillent le monde actuellement au cours de cette ère de guerre froide.

Tout d'abord, monsieur l'Orateur, je désire adresser un compliment des plus flatteurs au ministre des Affaires extérieures (M. Pearson). Je l'ai suivi de près aux Nations Unies et je suis certain qu'il y a des jeunes filles et des femmes au Canada qui vont éprouver de l'envie lorsque je dirai qu'un grand nombre de représentants des grands et des petits pays étrangers étaient si impatients de l'embrasser lorsqu'ils le rencontraient qu'il devait invariablement s'asseoir. Il compte un grand nombre d'admirateurs dans tous les pays étrangers et nous avons raison, je crois, d'être fiers non seulement de notre ministre mais aussi du personnel...

M. Knowles: Notre diplomate rougissant!

M. MacDougall: ...de la délégation du Canada aux Nations Unies.

Dans ma jeunesse, je m'y connaissais bien en beauté féminine et je dirai à la Chambre...

M. Knowles: Ne dites pas tout, Jack!

M. MacDougall: ...et à tout le peuple du Canada que, parmi toutes les belles personnes que j'ai vues à New-York, la reine des jeunes filles était une Canadienne de notre délégation. Dans le domaine de la beauté, nous n'avons rien à envier; nous avons, au contraire, bien des raisons d'être extrêmement fiers.

Je dirai également quelques mots au sujet du personnel permanent. Il est très facile à un délégué de se rendre aux Nations Unies avec une commission mobile et d'y avoir un séjour fort agréable, mais ceux qui sont là-bas des mois durant, qui assistent à des séances dès neuf heures du matin pour travailler souvent tard dans la nuit, méritent, je crois, les compliments et la gratitude du Parlement et des contribuables canadiens.

Quand j'étais jeune garçon et que j'habitais les Prairies, nous n'avions pas assez d'argent pour maintenir une église déterminée; nous avions donc des prédicateurs itinérants de toutes les confessions. Je dirai, d'ailleurs, que les neuf dixièmes étaient terribles, néanmoins...

M. Knowles: Très bien.